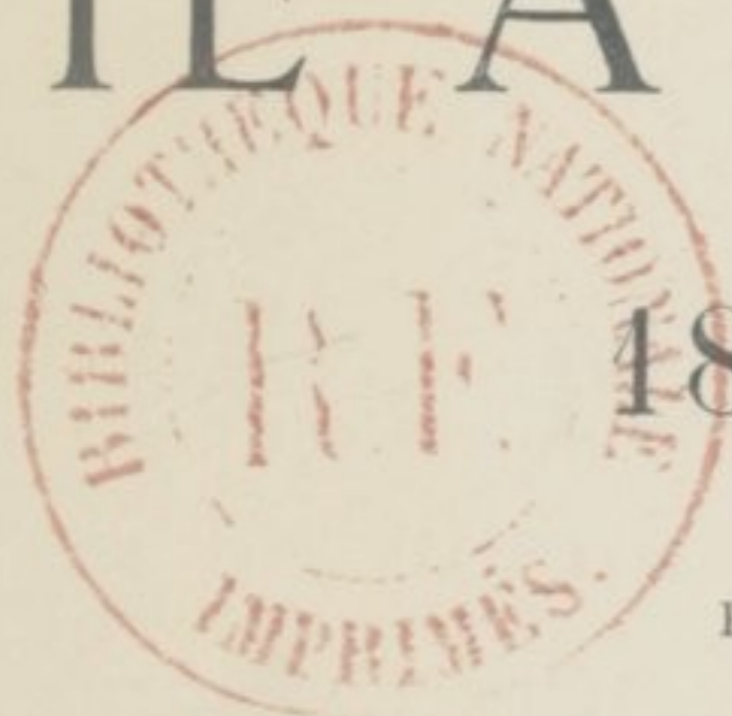


LA

# VIE A PARIS



1880

PAR

JULES CLARETIE

*Première année*



PARIS

VICTOR HAVARD, ÉDITEUR

175, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 175

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

## PRÉFACE

J'aurais bien envie de dénoncer, en tête de ces pages, le trop indulgent ami qui me pousse à les envoyer, une fois encore, à l'imprimeur. Il partagerait avec moi la responsabilité de cette présentation au public de *Causeries* qui ont pu plaire au journal *le Temps*, mais qui vont subir une nouvelle épreuve, sous la forme du volume.

Comme c'est un des esprits les plus exquis de ce temps et comme, après tout, quoi qu'on en dise, on est toujours un peu indulgent pour ses propres œuvres, il n'a pas eu de peine à me persuader que ces croquis de la *Vie à Paris* pouvaient former, peu à peu, une galerie et, d'année en année, composer une sorte d'histoire particulière, — la plus intéressante peut-être des histoires : celle des mœurs.

Et dans le chapitre des mœurs on compte un peu de tout : modes, travers, ridicules, fêtes, gaietés, railleries, chansons...

Tout cela n'est pas à dédaigner.

Je me rappelle qu'un jour Sainte-Beuve nous disait, en parlant de M. Taine : « Je ne conçois point qu'on publie les notes et les impressions de *Thomas Graindorge* quand on a écrit ce maître-livre, l'*Histoire de la Littérature anglaise*. » Et pourquoi pas ? Pourquoi Graindorge, ce moraliste, ne dirait-il point son mot après une critique de Sterne ou de Steele ? Le *Spectateur* d'Addison n'était qu'un Thomas Graindorge lorgnant les humains de son temps, au passage.

Il n'est pas de genres inférieurs en littérature, et l'on peut, sans déroger, peindre sur le vif un coin du boulevard, même en sortant des Archives, où j'ai passé bien des heures laborieuses.

L'étude de la grande histoire n'empêche pas qu'on ait du goût pour la petite. Et qu'est-ce donc, au surplus, qui est petit, ou qu'est-ce qui est grand, bon Dieu, dans ce qui est le vrai ?

Ce temps-ci, tout justement, aime fort les petites choses précises et saisies sur nature. Il donnerait tous les tableaux de Lagrenée pour une sanguine d'un Saint-Aubin. Il ne lit plus guère d'Holbach, il ne sait en réalité d'Helvétius que le titre de son fameux ouvrage, il n'ouvre point l'abbé

Raynal, qui fit tant de bruit, et il se plaît, au contraire, à feuilleter, annoter et rééditer Grimm ou Bachaumont. La *Correspondance* de Métra lui devient un régal. Tallemant des Réaux, l'ancêtre de ces fins *mémorialistes*, est bien autrement consulté que Varillas, et d'Aubigné, qu'il écrive l'*Histoire universelle* ou qu'il conte les prouesses du baron de Fœneste, nous en dit plus long cent fois que Mézeray.

Et, s'il en est ainsi du passé, pourquoi n'en serait-il pas de même du présent ?

« Jamais, dit Métra dans la préface de sa *Correspondance politique et littéraire*, l'histoire des événements, même des grandes révolutions politiques, n'a été plus intimement liée avec celle des mœurs et des opinions que pendant la période de temps qu'embrasse cet ouvrage. Ainsi nous nous croyons en droit de regarder cette collection d'anecdotes créées par les circonstances comme un dépôt de matériaux précieux. »

*Matériaux précieux !* dit ce Métra qui mériterait parfois tout autant que M. de la Touraille le surnom de *Tacite de l'anecdote*. *Précieux*, soit. L'avenir seul a qualité pour contresigner le mot s'il trouve en effet du précieux et du piquant à nos mœurs, à nos façons d'être, de dire et de penser, à nos erreurs, à nos engouements, à ce que Gavarni eût appelé nos *toquades*.

C'est le tableau de ces curiosités que j'ai entrepris de tracer, de quinzaine en quinzaine, en héritant, au journal *le Temps*, de ce titre de la *Vie à Paris* que Villemot y avait rendu célèbre. Je n'ai pas voulu l'imiter. A chacun son tempérament, et sa bonhomie n'était qu'à lui.

Ces pages ne sont, à vrai dire, qu'une autre sorte de lanterne magique où défilent, selon le caprice du *fait*, les personnages de mon temps; mais j'ai mis tous mes soins à peindre les verres que je fais passer devant le public avec sincérité, d'un trait rapide et sans caricature. Anecdotier, conteur, annotateur, chroniqueur, annaliste au courant de la plume, je ne prétends à rien autre chose qu'à avoir dit vrai, mais je mets, s'il vous plaît, la chronique à son rang dans l'échelle littéraire — ni trop haut, ni trop bas, — me souvenant que nos feuillets rapides, à nous autres moralistes au jour le jour, sont faits pour être promptement oubliés, mais me disant aussi que Denis Diderot, notre grand aïeul, ne dédaignait pas, à son heure, d'écrire pour son ami Grimm des chroniques que nous retrouvons aujourd'hui et relisons et compulsions avec une joie vive de lettrés et de curieux et qui sont plus pimpantes, brillantes et palpitantes (je le dis tout bas, avec quelque hésitation), oui, plus vivantes, que l'*Encyclopédie* elle-même, ce magnifique, ce superbe, cet admirable brûlot éteint.

Je demande donc, — comme pour une note ou une notule mise au bas d'une page, — place pour ces *Mémoires* au bas de notre Histoire contemporaine. Le croquis du peintre, le léger crayon d'un portraitiste, est quelquefois plus attirant que tel tableau solennel et trop *arrangé*. Mon livre est précisément un carton de croquis.

Ces souvenirs et ces causeries pourront et devront être continués, de douze mois en douze mois, et j'ose croire que, plus tard, ces *Mémoires des Années Parisiennes* formeront un ouvrage de chercheurs, de fureteurs, un livre de coin de bibliothèque, qu'on sera très aise de trouver, — comme on est enchanté de rencontrer, sur les quais, une gravure de Debucourt, — lorsqu'on voudra savoir un peu comment vivaient les Français de ce temps, qui est bien, soit dit entre nous, le plus bizarre et le plus affolé qui ait jamais marqué sur un baromètre moral.

JULES CLARETIE

31 Décembre 1880.